Document generated on 07/17/2025 2:53 p.m.

Nuit blanche, magazine littéraire

Essai

Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Laurent Laplante and David Laporte

Number 136, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72684ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Laplante, L. & Laporte, D. (2014). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (136), 51–59.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

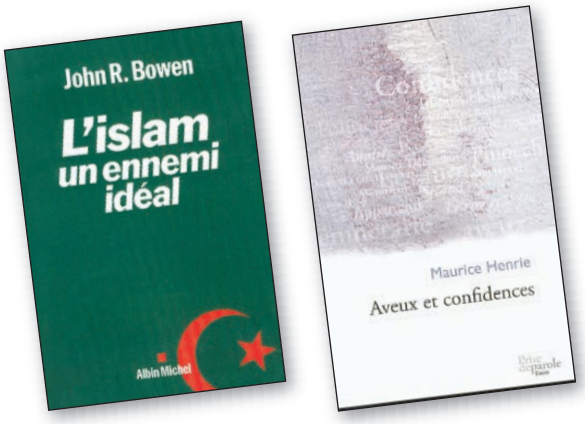
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sur l'islam • Maurice Henrie, essayiste



John R. Bowen
L'ISLAM, UN ENNEMI IDÉAL
Trad. de l'anglais par Patrick Savidan
Albin Michel, Paris, 2014, 132 p. ; 22,95 $

On le sait, avec l'accroissement de l'immigration, l'islam est apparu au-devant de la scène partout dans le monde occidental. La popularité de certains partis de droite en Europe est même attribuée spécifiquement à un ressac antimusulman. « L'islam est bien l'ennemi idéal, en partie parce qu'il est très largement méconnu dans les pays d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord. » L'auteur, un universitaire américain, cherche en fait à « déconstruire des arguments fallacieux » sur les musulmans et leur religion.

Il rappelle d'abord que, de tout temps, les Occidentaux ont eu leurs têtes de Turcs : Juifs, protestants, Tsiganes, homosexuels, et que la vindicte contre les musulmans est en somme une suite de cette longue histoire. De la même manière que les autres avant eux, les musulmans seraient ainsi présentés comme « à l'écart du monde », inassimilables, mais en même temps on leur imputerait la volonté insidieuse de gruger, à travers leur religion, nos mœurs et nos lois.

Or, signale l'auteur, « comme tout le monde, les musulmans s'adaptent, et comme tout le monde encore, ils ne pensent pas tous à l'unisson ». Il souligne, en s'attardant au cas américain, que dans toutes les controverses juridiques sur l'islam, finalement les juges n'ont fait qu'appliquer les lois américaines, sans tenir compte de l'aspect religieux. Il incite donc les dirigeants au pragmatisme, et les citoyens à maintenir les principes d'égalité.

Yvan Cliche

Maurice Henrie
AVEUX ET CONFIDENCES
Prise de parole, Sudbury, 2014,
297 p. ; 24,95 $

Écrivain au registre largement déployé, Maurice Henrie a jugé bon de suspendre un instant sa production de romans et de nouvelles pour privilégier le vécu, le vrai, le significatif. Tout en espérant que cette décision n'entraîne qu'une courte éclipse de la fiction, le lecteur appréciera l'accès qu'elle donne à la sagesse accumulée par une conscience moderne et alerte.

Premier bloc de réflexions ? L'écriture, comme il se doit chez un auteur dont les textes ont reçu et mérité tous les honneurs littéraires de l'Ontario francophone. Henrie s'avoue sans défense contre le besoin d'écrire, de jeter sur papier ou écran ce qu'inspirent le passage des jours et la confrontation à des défis toujours inattendus. Jeune, il se voyait professeur, mais sa carrière réelle fut surtout consacrée à des travaux d'écriture reliés à la gestion de l'État, à la préservation des ententes discrètement intervenues, au déploiement de stratégies diplomatiques. Autres objectifs, mais constante séduction des mots.

Un deuxième bloc présente, sans le nombrilisme mensonger qui dépare tant d'autobiographies, l'auteur dans ses gênes, ses aspirations, ses résignations. « Cent fois, mille fois au cours des années, je me suis trouvé à contre-courant de l'opinion la plus répandue ou la plus populaire, quelle que fût la question en cause. » Besoin de contredire ? Propension anarchique ? Certes pas. Plutôt une soif de liberté toujours tempérée par un sens très grec de la mesure.

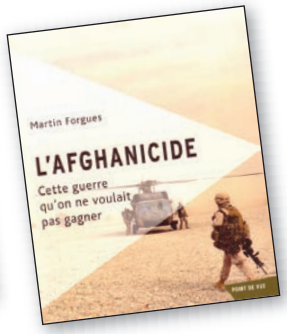
Le troisième bloc ouvre sur les coulisses du pouvoir. Celles qu'a observées ce familier des grands bureaucrates. Celles où l'on apprend comment survivre, comment gagner un échelon, comment s'accommoder du ridicule, comment contourner la bêtise. Henrie y larde la démocratie de coups pénétrants sans nier pour autant qu'elle soit sinon la meilleure forme de pouvoir, du moins la moins mauvaise. Sa propension irait vers autre chose, mais Henrie n'est pas porté aux délires stériles.

Peut-être le plus émouvant, le dernier bloc de réflexions raconte la vie en société : les trop rares amitiés profondes et durables, les mensonges blancs et leurs inévitables cousins, les déchirements liés au rôle de juré et, facette exigeante d'une existence francophone en milieu fédéral et ontarien, l'inévitable statut de minoritaire, statut aggravé par le désintéressement québécois à l'égard des minorités francophones dans l'espace canadien.

Toujours pénétrant, le propos interroge, stimule, éclaire. Aucune indiscrétion, aucun voyeurisme, aucun effort pour s'attribuer le tonnerre, mais un beau déploiement de culture, d'humanisme, de solidarité discrète et généreuse.

Laurent Laplante

Carnets • Vie d'un prince • Afghanistan



Daniel Canty
LES ÉTATS-UNIS DU VENT
La Peuplade, Chicoutimi, 2014,
278 p. ; 24,95 $

Pour sa seconde œuvre individuelle publiée aux éditions La Peuplade, l'artiste multidisciplinaire Daniel Canty s'improvise chasseur de vents. Auprès de Patrick Beaulieu, pilote attitré, il s'engage en 2010 comme « cartographe de bord » pour le projet *Ventury, une odyssée transfrontière en poursuite des vents d'Amérique*. Résultat : quatre ans plus tard sortent ***Les États-Unis du vent***, carnets de voyage polis, retravaillés, dans lesquels il consigne le quotidien de ses dérives sur la « *cheeseburger trail* » américaine.

Partis de Philadelphie, les deux aventuriers se laissent porter par la manche à air qui coiffe la Blue Rider, leur Ford Ranger de fortune, et ne répondent qu'à son seul commandement. Or, le vent est un insoumis, il est sans maître, n'obéit à aucune loi et le trajet emprunté en est garant. À travers les champs de seigle du Midwest et la solitude de la campagne, ils découvrent l'immensité du vide continental, tapi dans l'ombre des mégapoles de Cincinnati, Chicago, Cleveland et autres, dont les quartiers industriels désaffectés sont à peu de choses près semblables. De *diners* en motels, les « non-lieux » de la route révèlent bientôt un sourd constat : la ville américaine est une ville est une ville est une ville…

La disposition des carnets suit cette logique de l'insoumission. Rien ici de linéaire, tout adopte au contraire la stratégie du détour. Les règles de la succession narrative cèdent le pas aux descriptions, magnifiques, et à l'accumulation de digressions carrément didactiques sur le cinéma (Jarmusch, Lucas), la littérature (Hemingway, Bellow), l'histoire. La route parcourue est moins balisée par les rencontres que par la réflexion et l'introspection de l'auteur. La présence de Patrick Beaulieu est d'ailleurs fantomatique et les dialogues, rarissimes.

À n'en pas douter, la plume de Canty est également fille du vent. Sa prose teintée de lyrisme tient son souffle chaud de la brise d'été, dont on se laisse paisiblement bercer. L'atmosphère qu'elle recrée est éthérée, onirique, et accorde un statut poétique à des objets littéraires hautement improbables. De nombreux lieux communs, en général vertement critiqués – grisaille des banlieues, ruines postindustrielles –, acquièrent une dimension renouvelée et il s'en dégage une étrange beauté. Une œuvre bigarrée, composite, à l'image du parcours de son auteur.

David Laporte

Moulay Hicham el Alaoui
JOURNAL D'UN PRINCE BANNI
DEMAIN, LE MAROC
Grasset, Paris, 2014, 362 p. ; 29,95 $

Voici un livre-événement. Quand avons-nous le privilège d'accéder de l'intérieur à la vie d'un prince arabe ? Il y a pourtant des milliers de princes en Arabie saoudite et dans les États pétroliers, mais jamais, sinon dans les milieux très informés (on pense aux services secrets), peut-on en apprendre sur leur vie de tous les jours tant sont fermés les régimes politiques des pays dont ils sont les grands privilégiés.

D'abord, un mot sur le personnage. Le prince Moulay Hicham est le fils du frère de feu Hassan II, donc le cousin du roi actuel du Maroc, Mohammed VI, avec qui il a été élevé dans la cour royale. Mais à partir de l'école secondaire, les deux sont séparés, et le destin de Moulay Hicham bascule alors irrémédiablement : il est envoyé à l'école américaine installée dans le pays, et cela marque profondément le destin du personnage. Car à l'école américaine, en effet, il intègre d'autres valeurs, fait de l'anglais sa langue du quotidien, bref s'éloigne de l'univers qui normalement l'attendait.

Le livre est une attaque frontale contre le *makhzen*, nom donné à l'élite parasitaire qui entoure le roi marocain et qui, s'arrogeant les meilleures affaires, plombe la modernisation du pays. La narration commence avec l'enfance du prince. Ces pages sont captivantes : elles nous plongent en plein Orient fantasmatique. Le prince évolue dans un environnement peuplé de personnages loufoques, courtisans, conteurs, femmes du harem, bonnes, gouvernantes occidentales, étrangers ramenés de divers voyages ; ceux-ci vivent dans le joyeux désordre de la maison de son père, Moulay Abdallah, un homme absent car trop enclin à la « bonne vie » (dépenses faramineuses, luxe, alcool).

Les tentatives de meurtre et de coup d'État contre Hassan II au début des années 1970 marquent profondément la vie politique du pays. Le jeune prince constate alors que « le roi Hassan II devient

Villes et bidonvilles

Cet ouvrage regroupe deux textes : « La maison, la ville et les gens » de Jean-Nicolas Orhon et « Labyrinthes » de Nicolas Reeves. Le premier volet poursuit la réflexion du documentaire *Bidonville : architectures de la ville future*, tourné par Jean-Nicolas Orhon qui, après des études en cinéma et en anthropologie, est devenu réalisateur et scénariste. L'idée de son film – et donc de son livre – lui est venue lors d'une rencontre avec Nicolas Reeves, alors qu'il travaillait à un précédent documentaire. Son nouveau collaborateur, professeur à l'École de design de l'Université du Québec à Montréal et chercheur en morphologie urbaine, a agi comme conseiller au contenu et coscénariste.

Dans le second volet, Nicolas Reeves livre sa réflexion à propos des bidonvilles, auxquels il s'intéresse « parce qu'ils sont, en substance, des villes en devenir ». Il rappelle notamment les paroles de John Turner : « Les bidonvilles ne sont pas un problème mais une solution ».

Les deux auteurs ont visité plusieurs bidonvilles de la planète afin de mener à bien leur projet respectif. En Afrique, en Turquie, en Inde, au Brésil, et même en France, aux États-Unis et au Québec, des gens vivent, par nécessité, dans ces quartiers improvisés. En évitant le misérabilisme, les auteurs nous font découvrir l'environnement de ces gens et leur vie, en mots et en images. Des images d'ailleurs remarquables, qui témoignent des solutions trouvées par les habitants pour vivre ensemble dans un espace restreint aux ressources limitées. Bien sûr, il ne s'agit pas de scènes pittoresques avec vue sur la mer ou la montagne. Pourtant, malgré tout, les photographies sont belles, dans leur représentation de moments de vie et d'environnements fonctionnels.

Le bidonville de La Ilha, à São Paulo, présente un intérêt particulier à cause de sa singularité, de son développement en hauteur, atteignant jusqu'à sept ou huit niveaux desservis par l'eau et l'électricité. Les images, croquis et notes recueillis par les auteurs constituent des documents historiques puisque, dans la nuit du 7 juillet 2013, « l'Île » a été rasée par un feu.

En somme, les deux auteurs proposent un beau livre, un témoignage de l'ingéniosité humaine face à l'infortune.

Gaétan Bélanger

Jean-Nicolas Orhon et Nicolas Reeves
LA MAISON, LA VILLE ET LES GENS
LE PHÉNOMÈNE BIDONVILLE
Du Passage, Montréal, 2014, 296 p. ; 39,95 $

méchant, solitaire et méfiant » et il assiste, impuissant, au durcissement autoritaire du régime. Se démarquant des autres enfants de la cour royale, il est accepté en 1981 à l'Université de Princeton. Il dit avoir l'impression de « renaître » en sortant de la clique royale, dont il désapprouve la soumission par trop intéressée.

Devenu adulte, le prince entretient des relations tumultueuses avec Hassan II qui, à la suite du décès prématuré du père du prince, ne cesse, par divers stratagèmes tortueux, d'essayer de le faire « entrer dans le rang ». Toutes ces magouilles royales contribuent à envenimer irrémédiablement la relation du prince avec le futur roi, Mohammed VI, lui-même victime de la tyrannie de son père.

Fier de son apprentissage de la science politique à Princeton où, grâce à sa fortune familiale, il peut fonder une chaire sur le monde arabe, le prince prend la plume et publie des textes critiques sur la monarchie absolutrice, dénonce les inégalités criantes dans le monde arabe, son « surplace collectif ». De fait, il rompt avec la famille royale marocaine. Installé en permanence aux États-Unis avec ses deux enfants, devenu entre autres entrepreneur en énergies renouvelables, il constate, lucide, que « davantage que le respect des droits de l'homme ou l'acceptation de la démocratisation, l'implication du palais dans la sphère économique est *le* problème qui, avant tout autre, bloque la transformation institutionnelle [du] système [marocain] ».

Cette thèse vise dans le mille. En publiant ce livre courageux, ce prince arabe dissident apporte une contribution majeure au combat démocratique d'un pays et d'une région, le monde arabe, aux mœurs politiques d'un autre temps.

Yvan Cliche

Martin Forgues
L'AFGHANICIDE
CETTE GUERRE QU'ON NE VOULAIT PAS GAGNER
VLB, Montréal, 2014, 95 p. ; 9,95 $

Ce petit livre entend analyser un conflit en particulier, mais il pose aussi plusieurs questions sur la place de l'armée dans une société démocratique. Si l'auteur quitte l'armée canadienne après onze années dans ses rangs, c'est, explique-t-il,

Les almanachs...

« parce que [s]a foi s'est violemment heurtée à la dure réalité. Parce qu'[il a] péché par angélisme ». Explication sympathique, mais partielle.

Martin Forgues est devenu militaire « dans l'espoir de libérer des populations opprimées ». Il quitte l'uniforme parce que la réalité afghane lui a révélé que telle n'était pas la raison pour laquelle le Canada envoyait des troupes là-bas. Jusque-là, on aime le croire : s'avouer manipulé par la propagande n'a rien de honteux. Le malaise naît de ce que l'auteur, prompt à blâmer le gouvernement et l'armée, ignore que son propre conditionnement lui voile au moins une partie du problème.

« […] il est difficile de nier, écrit-il, qu'il était dans l'intérêt du Canada de participer à ce conflit au sein d'une alliance dont le Canada est membre : l'OTAN. » Visiblement, Forgues ne sait pas encore que l'OTAN n'est qu'un pseudopode européen du Pentagone et que sa caution ne vaut rien. Il a raison de souhaiter la scolarisation des jeunes Afghanes, mais il révèle l'ampleur et le blindage de ses préjugés lorsqu'il condamne de haut l'attachement des Afghans à des valeurs différentes : « Tant que la religion occupera le cœur de leur société, il n'y aura pas d'éducation possible pour l'ensemble des jeunes Afghans ». Peut-être vrai, mais est-ce à l'étranger en uniforme de le clamer ? Sans douter de la sincérité de Forgues et des soldats canadiens tombés en Afghanistan, on constate ainsi que la formation (?) reçue ne guérit pas toujours le complexe de supériorité.

La conclusion étonnera tout autant. Tout en reconnaissant que les médailles militaires dépendent du jugement subjectif porté par un officier, Forgues réclame pourtant leur multiplication. « Ainsi, les Forces canadiennes pourraient rattraper l'occasion manquée d'honorer à leur juste valeur des actes de bravoure dont le prix est souvent lourd à payer pour les soldats qui s'y livrent. » Cohérence ?

Ultime aberration, Forgues en veut au commandement militaire de n'avoir pas convaincu le gouvernement Harper de maintenir ses troupes en Afghanistan. Rappelons-lui le jugement de Lamartine, poète et député : « Une armée qui conteste est comme la main qui veut penser ». D'ailleurs, Harper a-t-il besoin qu'on alimente son militarisme ?

Laurent Laplante

« Race » et littérature québécoise

La fortune des théories postcoloniales et des théories critiques de la race est au Québec sans commune mesure avec celle dont elles jouissent dans le monde anglo-saxon. Bien sûr, les approches littéraires articulées autour de la figure de l'Autre « ethnique » – du Juif, du Noir, de l'Amérindien – ont déjà fait l'objet de publications et d'articles divers. Mais jamais ou presque la race n'a fait office d'outil d'analyse premier pour un corpus donné. Ne serait-ce que pour ces quelques raisons, l'essai de Corrie Scott, version remaniée de sa thèse de doctorat, arrive à point.

En effet, la race est selon elle la « grande oubliée de la théorie littéraire québécoise », en dépit du fait qu'elle soit explicitement ancrée dans de nombreuses productions d'hier et d'aujourd'hui, littéraires ou non. Scott la conçoit en termes de stratégies discursives pouvant être circonscrites selon le contexte, qui fluctuent au gré des diverses positions idéologiques qu'elles servent à consolider et à affermir, ce qui permet de l'appréhender dans des textes aussi éloignés que le Rapport Durham et les romans de Dany Laferrière.

Chacune des œuvres étudiées présente les variations sensibles dont la race est investie chez les différents écrivains ou idéologues. À commencer par la racisation « intrablanche » dont sont victimes les Canadiens français dans le rapport éponyme de John George Lambton, comte de Durham. Ceux-ci y sont dépeints comme des êtres paresseux dépourvus d'éducation, sortes de Français dégénérés figés dans le temps. Quelques portraits comportementaux stéréotypés suffisent à Durham pour naturaliser la domination britannique et conforter le rôle de protecteur et de civilisateur qui échoit à l'empire.

Peu importe celui qui en fait usage, la race se trouve dans plusieurs cas indifféremment ramenée à des attributs biologiques. Les Canadiens français de ***L'appel de la race*** de Lionel Groulx ont les traits fins et bronzés, alors que la complexion des Anglais dévoile une austérité répulsive. Cette rhétorique se met au service de l'idéologie conservatrice du terroir, constitue une arme défensive et son utilisation éclaire les rapports de pouvoir asymétriques qui lui servent de fondement. Invariablement, le phénomène de racisation se présente comme le résultat d'une réaction en chaîne identitaire.

Il arrive que le dernier maillon de cette chaîne illustre la situation canadienne-française. Dans le chapitre intitulé « Une race qui ne sait pas mourir : ***Ashini*** et ***Menaud, maître-draveur*** », Scott démontre de quelle manière l'« Indien imaginaire » profite à la construction du discours de la survivance, usant de rapprochements

Hans-Jürgen Lüsebrink
« LE LIVRE AIMÉ DU PEUPLE »
LES ALMANACHS QUÉBÉCOIS DE 1777 À NOS JOURS
Presses de l'Université Laval, Québec, 2014, 422 p. ; 44,95 $

Professeur à l'Université de Saarbrücken, en Allemagne, Hans-Jürgen Lüsebrink s'intéresse à l'univers des almanachs des deux côtés de l'Atlantique depuis plus de vingt ans. Il a codirigé, en Europe et au

productifs entre les romans d'Yves Thériault et de Félix-Antoine Savard. Mais ce type de travestissement peut cacher des effets pervers. Lorsque Pierre Vallières récupère la figure du « Nègre blanc » et en fait le porte-étendard d'un discours prolétaire masculin, il signale du même coup « qu'il est déplorable de reléguer ainsi un Blanc au rang de 'Nègre' », et participe à reconduire le discours racial plutôt qu'à l'endiguer.

En étudiant ***Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer***, Scott souligne encore que la race est un phénomène interprétatif conditionné par un horizon d'attente, surtout dans le cas des écrivains dits « migrants ». Enfin, des questions demeurent, qui contribuent à élargir le débat : comment discuter de la race et de ses catégories sans pour autant les réifier ? Quelle est la part raciale de groupes sociaux parfois organiquement connotés, tels que la culture, l'ethnie et la nation ? Le discours transculturel en vogue ne jette-t-il pas le voile sur un racisme latent, mais non moins présent ?

C'est là une des forces de l'auteure que de rester sensible aux apories et contresens soulevés tout au long de ce parcours de la race, somme toute méticuleusement mené. Aussi l'ouvrage savant de Scott mérite-t-il des éloges à bien des égards. Sur le plan de son approche notamment, qui combine et montre la pertinence d'apports des théories postcoloniales, des *critical race studies* et subsidiairement des théories *queer*. Sa grande maîtrise théorique donne parfois à penser que le littéraire est davantage au service de la théorie que l'inverse, ce qui en soi ne pose pas problème, mais explique peut-être la lecture étonnamment conventionnelle qu'elle fait du Rapport Durham ou la rapidité avec laquelle elle passe sur ***Quatre mille marches*** de Ying Chen. Autrement, il ne fait aucun doute qu'elle contribue à diffuser au Québec des travaux qui sauront ouvrir de nouvelles voies pour stimuler la recherche.

David Laporte

Corrie Scott
DE GROULX À LAFERRIÈRE
UN PARCOURS DE LA RACE DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
XYZ, Montréal, 2014, 216 p. ; 29,95 $

Canada, la publication de plusieurs essais sur le genre et publié lui-même de multiples articles, notamment sur les almanachs québécois et américains dans des revues et essais d'ici. Il était donc bien placé pour signer le maître livre qu'il fait paraître aux Presses de l'Université Laval.

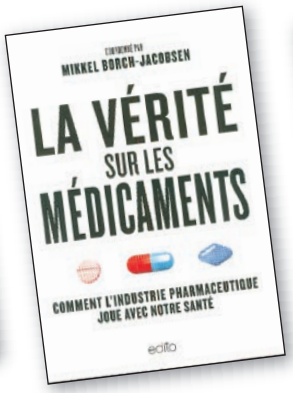
Dans un premier chapitre fort documenté, il expose d'abord les origines européennes de l'almanach, à la fin du XVe siècle, et reprend comme caractérisation minimale du genre la définition donnée en 1950 par un éditeur montréalais, à savoir un calendrier accompagné de divers renseignements qui se propose de livrer, outre de saines idées sur des problèmes actuels et bien concrets, un lot de renseignements pratiques. Retraçant la structure, le contenu, le rôle, la fonction et l'évolution de ce type de publication, Lüsebrink décrit la spécificité des almanachs québécois, dont le premier, l'***Almanach encyclopédique***, a été publié à Montréal par Fleury Mesplet en 1777.

Comme dans toutes les sociétés occidentales entre le milieu du XVIIe et le début du XXe siècle, l'almanach a constitué l'imprimé laïc le plus diffusé et le plus lu au Canada français, et souvent même, dans le Québec des XVIIIe et XIXe siècles, le seul acheté, possédé et conservé, à côté parfois de quelques livres religieux.

Le livre aimé du peuple fait état des éditeurs, des écrivains et des lecteurs d'almanachs, et touche tout particulièrement aux nombreuses rubriques offertes au fil des ans : des phénomènes naturels et astronomiques aux statistiques où sont regroupées des informations chiffrées de toute nature, du calendrier des saints et des fêtes aux lunaisons et aux pronostics de la température, des éphémérides et de la valeur des monnaies aux histoires nationale, mondiale et religieuse, en passant par le régionalisme littéraire et artistique, la défense de la langue française, les maximes, sentences, proverbes, bons mots et anecdotes, et les nombreux conseils pratiques dont l'éventail couvre toutes les sphères de l'activité humaine : l'hygiène, la santé, l'éducation des enfants, l'étiquette, les règles de la correspondance épistolaire, les recettes de cuisine, l'économie domestique, le savoir agricole… Hans-Jürgen Lüsebrink aborde aussi le rôle de la publicité, la percée de l'iconographie, la mise en récit de l'histoire, la volonté de contribuer à la constitution d'une identité nationale, la place accordée à la poésie, l'intérêt pour les nouvelles techniques… Il insiste de même sur les visées encyclopédiques de ces publications annuelles.

Après l'âge d'or de l'almanach, qui s'étendit au Québec de 1860 à 1918, il y eut un déclin amorcé dans les années 1920, à partir desquelles le genre a cédé sa place à une multiplicité d'autres médias, tels le ***Reader's Digest***, la revue ***L'Oiseau bleu***, la radio, le cinéma, Internet… Lüsebrink identifie au total 153 titres d'almanachs originaux diffé-

Les gauchers • Les pharmaceutiques • Les médias



rents publiés au Québec de 1777 à nos jours. Parmi les survivants de cette longue tradition, on compte aujourd'hui l'***Almanach du peuple*** qui, né en 1855, fut le plus répandu au Canada français entre 1900 et 1925, et qui est encore publié annuellement par la Librairie Beauchemin de Montréal.

Jean-Guy Hudon

Bertrand Gervais
UN DÉFAUT DE FABRICATION
ÉLÉGIE POUR LA MAIN GAUCHE
Boréal, Montréal, 2014, 206 p. ; 22,95 $

Naître gaucher équivalait, à une époque pas si lointaine, à être étiqueté différent, discordant. Et au Québec, comme partout ailleurs, les différences, surtout lorsqu'elles étaient visibles, demandaient à être corrigées, effacées, gommées. Quoi de plus alarmant pour des parents que de constater que leur enfant n'est pas normal. Il a bien tous ses membres, comptés et recomptés, mais il ne les utilise pas selon le mode d'emploi habituel, convenu. Un défaut de fabrication est survenu. À qui la faute ? On ne cherchera pas tant à savoir, à comprendre qu'à réparer la situation. Un défaut qu'il faudra corriger le plus rapidement possible afin d'éviter que l'enfant soit stigmatisé, montré du doigt, de la main droite. La famille, appuyée fortement par un système d'éducation qui ne prisait guère plus les différences, cherchera par tous les moyens à faire rentrer dans le rang la brebis égarée, à masquer ce fil qui dépasse.

Dans un essai tout aussi hybride que ludique, Bertrand Gervais puise abondamment dans son expérience personnelle et ses souvenirs pour explorer et comprendre l'immense source de contrariété qui aura contribué à forger son identité, à transformer le gaucher qu'il était à la naissance en un devenir droitier, socialement acceptable aux yeux de sa famille et de l'école. En multipliant les chapitres, courts et ciblant chacun un aspect de ce défaut de fabrication, Gervais dresse une liste de questions auxquelles les réponses ne cherchent pas tant à réhabiliter la main fautive qu'à nous faire prendre conscience de l'étroitesse de vue de nos perceptions dès lors que nous nous contentons d'appréhender le monde de façon unique. Nombreuses sont ici les questions soulevées : « Quels rapports un gaucher contrarié entretient-il avec ses deux mains ? Avec son corps ? Comment a-t-il résolu ou mis en scène ce conflit à la source même de son identité ? Quelle part la contrariété a-t-elle jouée dans ses processus de création et d'écriture ? » Et aussi nombreuses les réponses qui nous sont tendues d'une manière symétriquement déstabilisante pour ceux d'entre nous qui sommes droitiers. À la barre des témoins se succèdent Michel Serres, Georges Perec, Roland Barthes, Pierre Alechinsky, pour ne nommer qu'eux. Tour à tour, ils témoignent de la richesse de leurs découvertes respectives qui, leur défaut de fabrication eût-il été corrigé, seraient restées lettre morte. N'être que droitiers, auraient-ils pu alors regretter instinctivement. Un essai qui nous invite non seulement à voir et à accepter la différence, mais à la rechercher, voire à l'envier.

Jean-Paul Beaumier

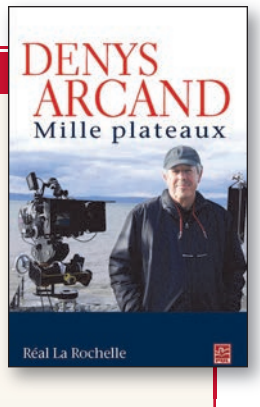
Sous la dir.
de Mikkel Borch-Jacobsen
LA VÉRITÉ SUR LES MÉDICAMENTS
COMMENT L'INDUSTRIE PHARMACEUTIQUE JOUE AVEC NOTRE SANTÉ
Édito, Montréal, 2014, 525 p. ; 27,95 $

« [La] médecine que nous avons connue n'existe plus. [… L]es 'preuves' sur lesquelles on se fonde pour nous prescrire des médicaments sont couramment biaisées. Les risques sont cachés par les laboratoires. Les médecins reçoivent leur formation et leurs informations de l'industrie pharmaceutique. Les agences sanitaires approuvent de façon désinvolte des médicaments totalement inefficaces […]. À tous les niveaux, le profit des industries passe avant l'intérêt des patients. »

Dès le début de l'ouvrage, Mikkel Borch-Jacobsen annonce clairement son propos. Après des études en philosophie, il a enseigné au département de psychanalyse de Vincennes. Établi maintenant aux États-Unis, il enseigne la littérature comparée à l'Université de Washington. Il agit à titre de coordonnateur pour cet essai, auquel participent plusieurs collaborateurs issus du domaine de la santé. Il ajoute des renseignements supplémentaires ainsi que ses commentaires dans des chapitres intercalés entre ceux des autres auteurs. Tous, chacun selon son expérience et ses connaissances, s'insurgent contre les dérives de la médecine-business qui prend aujourd'hui trop de place.

Qu'il soit question des pratiques souvent douteuses des firmes pharmaceutiques relativement aux tests sur les médicaments et à leur mise en marché ; de la complicité, à tout le moins par leur silence, sinon par leur appui

Denys Arcand dévoilé



Après l'excellente biographie ***Denys Arcand, L'ange exterminateur*** (Leméac, 2004), ce nouveau livre de Réal La Rochelle n'est pas à proprement parler un recueil d'entretiens, mais plutôt une série de propos recueillis, avec cette nuance que les déclarations de Denys Arcand sont ici mises en contexte et alimentées par diverses citations, des extraits de critiques, des précisions ponctuelles comme des dates et des exemples. Dix ans après sa biographie, Réal La Rochelle sentait le besoin d'actualiser le parcours du cinéaste qui nous a donné *L'âge des ténèbres* et plusieurs projets extra-cinématographiques.

Toujours actif et polyvalent, Denys Arcand revient sur sa carrière d'un demi-siècle ; il évoque les œuvres qui l'ont inspiré (par exemple, les films de Luis Buñuel), son amour de la musique, ses projets, ses films, sa méthode de travail et son parcours, après avoir été porté aux nues puis dénigré par une partie de la critique dans les journaux. En fait, c'est ce petit procès de ces quelques critiques de films faisant la pluie et le beau temps dans les quotidiens (d'ici et d'ailleurs) qui constitue l'un des points forts de ce livre. Comme l'écrit Réal La Rochelle, « les journalistes ont le dernier mot et il est imprimé une fois pour toutes ».

Grâce à Réal La Rochelle, Denys Arcand parvient à mettre le doigt sur l'éternel problème de la critique de films dans beaucoup de quotidiens et à la radio : généralement, les rédacteurs assignent des reportages à des personnes qui prétendent au titre de journaliste sans posséder de véritable formation en histoire du cinéma. Les commentaires nombrilistes que l'on peut lire dans les quotidiens ou que l'on entend à la radio sont trop souvent des billets d'humeur, du style « j'aime » ou « j'aime pas », avec de surcroît une tendance à ne s'intéresser qu'aux célébrités. À ce problème s'ajoute l'incapacité pour bien des critiques de faire comprendre à leur auditoire le sens et la symbolique d'un film. Bien pire, nombre d'entre eux n'admettent pas les reproches sur leur travail souvent défaillant et reconnaissent rarement leurs erreurs et leur ignorance. Beaucoup sont devenus intouchables. Pour Denys Arcand, les critiques les plus justes émanent des cinéastes eux-mêmes, citant fort à propos Ingmar Bergman et Jean-Luc Godard, qui ont souvent commenté les œuvres de leurs contemporains.

Réal La Rochelle rassemble les éléments pour mieux saisir ce que Denys Arcand a voulu dire dans ses films, ce que bien des critiques ne parviennent pas toujours à faire convenablement.

Yves Laberge

Réal La Rochelle
DENYS ARCAND
MILLE PLATEAUX
Presses de l'Université Laval, Québec, 2014, 130 p. ; 19,95 $

direct, de certains médecins ; ou du laxisme des organismes publics de surveillance, les auteurs sonnent l'alarme : les effets indésirables des médicaments nuisent à la santé de millions de personnes et provoquent de nombreux décès chaque année dans le monde. Ces effets nocifs entraînent en outre une hausse des coûts des programmes de santé et, donc, ont un effet sur les finances publiques.

La vérité sur les médicaments est un ouvrage qui s'adresse à tout le monde, car nous sommes tous vulnérables devant les maladies et leurs traitements. Puisque, semble-t-il, nous ne pouvons plus nous en remettre aveuglement au système médical lorsque notre santé chancelle, il est primordial d'en savoir le plus possible sur le sujet.

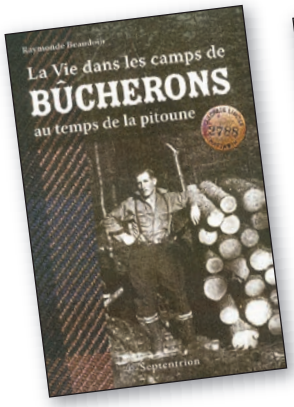
Gaétan Bélanger

Sous la dir. de Normand Baillargeon
MUTATIONS DE L'UNIVERS MÉDIATIQUE
MÉDIAS TRADITIONNELS ET NOUVEAUX
M éditeur, Ville Mont-Royal, 2014, 150 p. ; 15,95 $

Même si la tourmente qui secoue le monde des communications dure depuis plusieurs lustres, les changements qu'elle permet ou inflige demeurent si marquants qu'il faut encore parler de *nouvelles* technologies de l'information et de la communication (NTIC). Nouveauté il y a, en effet, dans la vie quotidienne, nouveauté aussi dans les verdicts des spécialistes sur une révolution aux axes incertains. D'où l'intérêt d'un colloque comme celui que Normand Baillargeon et son groupe ont organisé.

Tout ne fut pas technique dans ce débat. À titre d'illustration, plusieurs des spécialistes rassemblés autour de Baillargeon ont montré du doigt l'insatisfaction presque guerrière d'un grand nombre à l'égard des médias traditionnels. Englués dans une objectivité dont ils seraient les détenteurs uniques alors qu'elle n'existe pas, ceux-ci écopent de blâme plus souvent que de gratitude.

Camps de bûcherons • Paris



Sitôt pourvu d'instruments d'enregistrement, le citoyen lambda met d'ailleurs le journaliste professionnel dans l'embarras en révélant ce que l'autre n'a pas vu ou a préféré taire ; sur les comportements policiers, par exemple. Le journaliste professionnel aura beau déplorer l'amateurisme de ses nouveaux *collègues*, la société se régale d'une information soudainement plus alerte. Journalistes, où étiez-vous ?

Isabelle Gusse précise et alourdit le reproche. Ce n'est pas surtout le fait brut qui est en cause ni la révélation qu'en font les adeptes du téléphone intelligent ou de la caméra omniprésente. C'est la différence de perception et d'analyse qu'apporte le regard citoyen. Les deux exemples que soumet Isabelle Gusse constituent un test barbelé : le premier, c'est la réaction des médias traditionnels face à l'alternative truquée de Jean Charest en 2012 (« la loi ou la rue ») ; le second, le reproche adressé par les mêmes médias au député Daniel Breton en raison de son militantisme. Dans les deux cas, la conclusion des médias traditionnels n'est ni la seule ni la meilleure. À tel point que les médias traditionnels font figure de complices du pouvoir plutôt que d'informateurs. Sur ce terrain, la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) encaisse les coups sans vraiment s'expliquer. Son président d'alors, Bryan Myles, « a participé au colloque, mais n'a pas proposé un texte pour ce collectif ».

Bien sûr, on s'est interrogé sur l'avenir. Prudent, le colloque n'a pas tenté d'en prédire le détail. Il lui suffit d'avoir permis aux optimistes comme aux inquiets de s'exprimer, aux praticiens comme aux amateurs de se colleter d'éclairante et costaude façon, aux virtuosités des instruments et de la technique d'entrevoir les corollaires de leurs choix.

Laurent Laplante

Raymonde Beaudoin
LA VIE DANS LES CAMPS DE BÛCHERONS AU TEMPS DE LA PITOUNE
Septentrion, Québec, 2014, 176 p. ; 22, 95 $

Les bûcherons font partie de ces personnages plus grands que nature qui peuplent la mémoire et le folklore québécois. Soiffards invétérés ou hardis gaillards, les forestiers ont pu jouir de tout un appareillage littéraire afin de mousser leurs divers exploits, authentiques comme fantasmés. Mais qui étaient-ils vraiment et qu'en était-il de la vie au chantier ? Dans son premier essai, Raymonde Beaudoin délaisse le mythe dans le but de mesurer la réalité historique à échelle humaine et tente d'éclairer le quotidien de ces milliers d'ouvriers à l'ère de la « pitoune ».

Dans une douzaine de chapitres, l'auteure passe en revue tout le processus de coupe, de l'établissement automnal des camps jusqu'à la drave printanière des billots. La mise sur pied du chantier était d'abord la tâche du *jobber*, gérant chargé de l'administration des ressources matérielles, ainsi que de l'embauche des employés. Ces derniers se répartissaient entre les bûcherons (constitués des *bûcheux*, des *pileurs*, des *claireurs* et des *rouleurs*), le *shoboy*, homme à tout faire, et les *guidis*, responsables de l'entretien des chemins en vue du *charroyage* du bois. Au sein de cette faune masculine régnait la *cook* qui, à raison de seize heures par jour, relevait le défi de nourrir tous les jours une cinquantaine de ventres affamés. Une fois le bois de la concession couché, les mesureurs et inspecteurs de la compagnie calculaient les redevances avant le flottage final effectué par les *raftmen*.

L'auteure mène une étude anthropologique au ras du sol, soucieuse de livrer dans ses moindres détails – habitudes de table, hygiène, passe-temps des travailleurs – le fonctionnement de ces communautés humaines isolées au cœur de l'immensité des forêts lanaudoises et mauriciennes. Nourri par de nombreux témoignages familiaux, une expérience concrète de terrain et plusieurs photos d'archives, l'essai offre un coup d'œil édifiant sur des pratiques traditionnelles disparues avec la mécanisation du métier. Il conviendrait toutefois de remettre en question le caractère novateur de cette recherche, revendiqué en début d'ouvrage, qui ne l'est qu'à la condition de passer sous silence, comme Raymonde Beaudoin le fait, d'importantes contributions dont ***Forêt et société en Mauricie*** de René Hardy et Normand Séguin, réédité en 2011 aux mêmes éditions Septentrion.

David Laporte

Edgar Morin
MON PARIS, MA MÉMOIRE
Pluriel, Paris, 2014, 262 p. ; 13,95 $

Enfant de Paris, le sociologue Edgar Morin fait revivre sa ville natale à différents moments de sa propre vie : son enfance « au pied de la butte Montmartre », sa

Pour plus d'équité

Claude Vaillancourt est enseignant, essayiste, conférencier, président de l'Association québécoise pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne (ATTAC-Québec) et membre du collectif de rédaction du magazine ***À bâbord !***. On comprend qu'il est engagé en faveur d'une société plus équitable. C'est dans cette optique qu'il examine la théorie du libre-échange et certains aspects des principaux accords signés jusqu'à ce jour ou en cours de négociation. Il dénonce des idées répandues. Ainsi, il affirme que « [l]a baisse des prix de nombreux produits de consommation n'est pas due au libre-échange et aux vertus de la concurrence, mais bel et bien à la robotisation et à l'exploitation éhontée des travailleurs et des travailleuses ».

Un des effets du libre-échange est de favoriser les entreprises multinationales et d'y concentrer le pouvoir et la richesse. Des clauses dans les accords leur permettent de poursuivre les pays partenaires sous toutes sortes de prétextes et, même, leur propre gouvernement, en usant d'astuces. Les institutions publiques s'en trouvent affaiblies, ce qui constitue une menace pour la démocratie.

Par ailleurs, « [l]es barrières tarifaires ont souvent leur utilité », par exemple dans le domaine de l'agriculture. Le libre-échange contribue à la production de masse, ce qui menace la souveraineté alimentaire ainsi que l'agriculture paysanne de subsistance. Les conséquences peuvent se révéler désastreuses pour de nombreuses personnes qui, chassées de leur lopin de terre, vont s'ajouter aux habitants des bidonvilles.

Pourquoi tous ces accords de libre-échange dont l'utilité est plus que contestable ? L'auteur répond : « Il est possible de voir dans la fabrication des accords de libre-échange l'œuvre de savants fous, emportés par leurs avancées, par l'élaboration d'un projet complexe [...] mais complètement déconnecté des besoins collectifs ».

Jusqu'où ira-t-on, jusqu'où pourra-t-on aller dans cette polarisation entre une majorité impuissante et désillusionnée et une minorité de plus en plus riche, dominante, sourde et insensible aux besoins de ses concitoyens ? ***L'empire du libre-échange*** : un ouvrage à lire par tous ceux et celles qui ont soif d'un peu plus d'équité !

Gaétan Bélanger

Claude Vaillancourt
L'EMPIRE DU LIBRE-ÉCHANGE
M éditeur, Ville Mont-Royal, 2014, 155 p. ; 12,95 $

jeunesse à Ménilmontant, puis ses années de Résistance pendant l'Occupation. C'est à ce moment de clandestinité que le Juif Edgar Nahoum devint Edgar Morin. Par la suite, l'écrivain déménagea à maintes reprises dans les lieux les plus vivants de la capitale : entre autres à Vanves (près de la porte de Versailles), à Saint-Germain-des-Prés, dans le Quartier latin, le Marais, et enfin à Montparnasse.

Dans cet autoportrait intellectuel accessible à tous les lectorats, Edgar Morin partage les lectures déterminantes de ses années de formation : Montaigne, Anatole France, Tolstoï, Dostoïevski. Celui qui allait plus tard écrire ***Le cinéma ou l'homme imaginaire*** (1956) évoque par ailleurs sa découverte des chefs-d'œuvre de Fritz Lang, Georg Wilhelm Pabst, Marcel Pagnol, Jean Renoir et plus tard sa rencontre avec Jean Rouch, avec qui il allait coréaliser un documentaire parisien resté mémorable, *Chronique d'un été*. Il parle aussi de ses rencontres avec des écrivains, dont l'égocentrique Marguerite Duras et le sémioticien Roland Barthes, et avec le cinéaste Claude Jutra (1930-1986) et sa compagne Johanne Harrelle (1930-1994).

Dans le genre autobiographique, Edgar Morin fait ici preuve d'une écriture magnifique. Décrivant par exemple le trajet de l'ancien tramway parisien au-dessus d'une voie ferrée, il utilise une jolie formule : « Qu'une rue devienne pont pour redevenir rue me poétisait ». On lui pardonnera quelques redites d'un chapitre à l'autre, dont le récit de ses premiers émois d'adolescent dans le métro bondé. On regrettera aussi la petitesse et la mauvaise qualité des photographies anciennes incluses dans l'ouvrage sans aucune date ni légende.

On retrouve chez Edgar Morin le talent des grands conteurs comme Dickens qui savaient observer la vie quotidienne pour ensuite la réinventer de manière vivante et réaliste. Ceux qui attendaient l'autobiographie d'Edgar Morin découvriront avec intérêt ***Mon Paris, ma mémoire*** en suivant le parcours parisien d'un penseur exceptionnel et d'un « humaniste planétaire », selon l'expression de l'UNESCO. Un ouvrage similaire (***Mes Berlin 1945-2013***, Le Cherche midi) est paru presque simultanément.

Yves Laberge